

## *Introduction*

# L'approche régionale de la Grande Guerre, un chantier à rouvrir ?

Michaël BOURLET, Yann LAGADEC, Erwan LE GALL

Dans un article de son numéro du 3 juillet 1915, *L'Illustration*, l'un des grands hebdomadaires du temps, signalait :

« tout récemment, la narration officielle de la prise du saillant de Quennevières notait que l'assaut avait été donné "par quelques, zouaves, tirailleurs, bretons". À maintes reprises, on a décerné ainsi une note d'honneur à des régiments provenant de telle ou telle province. Il est assez curieux de voir, de cette sorte, grâce au recrutement régional qui regroupe dans les mêmes corps des hommes originaires des mêmes terroirs, reparaître les noms des anciennes divisions territoriales de la France, divisions qui n'étaient effacées qu'administrativement, arbitrairement on peut le dire, et dont les noms persistaient, malgré tout, dans le langage courant<sup>1</sup> ».

Le rédacteur de *L'Illustration* exagère sans doute : on chercherait en vain en effet de telles mentions à des origines régionales dans les communiqués officiels du GQG français. Elles sont tout aussi rares dans les colonnes des grands périodiques qui, pour d'évidentes raisons de sécurité, ne mentionnent qu'exceptionnellement les numéros des divisions et régiments combattant sur telle ou telle partie du front, se contentant de vagues descriptions, ne signalant jamais ou presque dans les légendes des nombreux clichés publiés l'unité des soldats saisis par les objectifs. Il est d'ailleurs significatif que, combattants coloniaux mis à part, pas une seule des « une » de *L'Illustration* ne renvoie à une quelconque origine géographique, à l'exception justement de celle de ce 3 juillet 1915.

1. *L'Illustration*, 3 juillet 1915, p. 3. Le journal renvoie implicitement au récit officiel de la prise de la ferme de Quennevières, diffusé le 9 juin 1915, qui signale que « l'assaut fut donné par quatre bataillons, zouaves, tirailleurs et bretons ». Publié par exemple dans *L'Ouest-Éclair* du 10 juin 1915, ce récit fait cependant la part belle aux zouaves bien plus qu'aux Bretons, contrairement à ce que pourrait laisser penser la couverture de ce numéro de *L'Illustration*.

La manière dont elle le fait alors pourra d'ailleurs étonner. L'association des « bataillons, zouaves, tirailleurs, bretons » rejette en quelque sorte ces derniers dans le champ d'une « étrangeté exotique » inégalement goûtée sans doute, cependant fort révélatrice. Par ailleurs, le choix fait de mettre en exergue dans cet article la musique du 73<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale de Guingamp et ses sonneurs de binious et bombardes dit bien la vision « folklorique » que le journal entend privilégier, quand bien même ces soldats territoriaux n'auraient rien à voir avec ceux engagés autour de la ferme de Touvent et à Quennevières<sup>2</sup>. Peu importe à vrai dire : la « matière de Bretagne » fait vendre ; tel est sans doute le seul objectif du journal qui, sans établir de lien explicite avec la Bretagne, avait dans les mois précédents vanté les mérites des fusiliers marins de l'amiral Ronarc'h combattant à Dixmude.

Faut-il alors conclure à une sorte de dissolution de la région dans la nation en guerre ? Le conflit serait-il un creuset dans lequel viendraient se fondre les particularismes provinciaux ou locaux ? L'article du 3 juillet 1915 invite, pour le moins, à la réflexion sur le sujet.

### La région en Grande Guerre, un angle mort historiographique ?

L'invitation est d'autant plus pressante que les « anciennes divisions territoriales de la France [...] qui n'étaient effacées qu'administrativement » évoquées par *L'Illustration* semblent avoir constitué en tant que telles, jusqu'à très récemment, une sorte d'angle mort historiographique.

Certes, l'on dispose d'études régionales ou locales sur la Grande Guerre, des Rémois en guerre de F. Cochet au travail d'A. Jacobzone sur l'Anjou, des recherches de P. Purseigle sur Béziers et le Biterrois à celles de S. Tison sur la Marne et la Sarthe, en passant par l'incontournable thèse de J. Maurin sur les soldats languedociens de l'Hérault et de la Lozère : pourtant, ces réflexions, bien que localisées, n'interrogent guère le « fait régional » en lui-même<sup>3</sup>. L'on trouvera aussi, dans de nombreuses publications et témoignages, des éléments sur l'identité liée à l'espace infra-régional que constitue le petit « pays », sur celle liée à la commune, au canton : un Orléanais limité

2. Outre la couverture, une seconde photographie de la musique du 73<sup>e</sup> RIT est publiée pour illustrer l'article. Rappelons que ce régiment combat depuis fin octobre 1914 autour de Boesinghe, au nord d'Ypres. Ce sont les 264<sup>e</sup>, 265<sup>e</sup>, 316<sup>e</sup>, 318<sup>e</sup> et 219<sup>e</sup> RI d'Ancenis, Nantes, Vannes, Quimper et Brest, constituant la 61<sup>e</sup> DI de réserve qui conduisent les opérations contre le saillant de Quennevières en juin 1915.

3. COCHET, François, *Rémois en guerre, 1914-1918. L'Héroïsation du quotidien*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993 ; JACOBZONE, Alain, *En Anjou, loin du front, 14-18*, Vauchrestien, Davy, 1988 ; TISON, Stéphane, *Comment sortir de la guerre ? Deuil, mémoire et traumatisme (1870-1940)*, Rennes, PUR, 2011 ; PURSEIGLE, Pierre, *Mobilisation, sacrifice et citoyenneté. Des communautés locales face à la guerre moderne. Angleterre-France, 1914-1924*, Paris, Les Belles Lettres, à paraître, 2013 ; MAURIN, Jules, *Armée, guerre, société. Soldats languedociens, 1889-1919*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1982.

à quelques communes autour de la préfecture du Loiret sous la plume de Maurice Pensuet, mobilisé au 169<sup>e</sup> RI, le pays de Donzenac dont les *gamadous* se reconnaissent sur le front « en entendant causer en patois » ainsi que le rapporte Martial Goulmy, brancardier au 108<sup>e</sup> RI de Bergerac, telle vallée alpine, Maurienne ou Tarentaise, évoquée régulièrement dans sa correspondance par Delphin Quey, poilu de Bourg-Saint-Maurice<sup>4</sup>. Il n'en reste pas moins que la plupart des études récentes les plus marquantes portant sur la Grande Guerre avaient une dimension nationale ou, si tel n'était pas le cas, questionnaient le « fait national » ou des problèmes généraux : ce sont des questionnements éminemment généraux et nationaux qui structurent les travaux de F. Boulloc sur les profiteurs, d'E. Cronier sur les permissionnaires, d'A. Lafon sur la camaraderie au front, d'A. Loez sur les mutineries de 1917, de C. Ridet sur les embusqués ou encore d'E. Saint-Fuscien sur les relations d'autorités<sup>5</sup>.

Pourtant, depuis une vingtaine d'années, la question « régionale » a donné lieu à toute une série de publications, dont certaines ne sont pas sans rapports avec la Grande Guerre, ses prémices ou ses suites. Passant de l'étude du « mouvement littéraire régionaliste » se dessinant à la Belle Époque à celle de « l'exaltation des régions dans le discours patriotique », A.-M. Thiesse a montré combien références à la région et à la nation, loin de s'opposer, s'alimentent respectivement sous la III<sup>e</sup> République, non seulement sous la plume des tenants d'un retour aux anciennes provinces, mais aussi dans les discours des républicains au pouvoir<sup>6</sup>. Affinant cette approche dans son ouvrage sur *L'École républicaine et les petites patries* paru en 1996,

4. PROST, Antoine (éd.), *Écrit du front. Lettres de Maurice Pensuet, 1915-1917*, Paris, Tallandier, 2010, Coll., *Destins ordinaires dans la Grande Guerre. Un brancardier, un zouave, une religieuse*, Limoges, PULIM, 2012, p. 81, et LOVIE, Jacques (éd.), *Poilus savoyards (1913-1918). Chronique d'une famille de Tarentaise*, Chambéry, J., C. et J.-F. Lovie, 1981. De façon plus générale, voir CAZALS, Rémy et LOEZ, André, *14-18. Vivre et mourir dans les tranchées*, Paris, Tallandier, 2012 (2<sup>e</sup> éd.), p. 159-161.
5. BOULLOC, François, *Les Profiteurs de guerre, 1914-1918*, Bruxelles, Complexe, 2008, CRONIER, Emmanuelle, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, à paraître, 2013 ; LAFON, Alexandre, *La Camaraderie au front. Étude de la sociabilité et des pratiques relationnelles du monde combattant, 1914-1918*, thèse, dact., université de Toulouse 2, 2011, LOEZ, André, *14-18. Les Refus de la guerre. Une histoire des mutins*, Paris, Gallimard, 2010, RIDEL, Charles, *Les Embusqués*, Paris, A. Colin, 2007 et SAINT-FUSCIEN, Emmanuel, *À vos ordres ? La relation d'autorité dans l'armée française dans la Grande Guerre*, Paris, EHESS, 2011. On peut se demander par ailleurs si les débats historiographiques de ces vingt dernières années entre « contrainte » et « consentement » n'ont pas largement contribué à cette « nationalisation » des questionnements dans l'historiographie française. L'absence de toute monographie divisionnaire ou régimentaire, à l'exception notable de l'ouvrage de SMITH, Leonard V., *Between Mutiny and Obedience. The Case of the French Fifth Infantry Division during World War I*, Princeton, Princeton UP, 1995, est de ce point de vue très significative, alors même que ce type d'approche est fréquent dans l'historiographie anglo-saxonne et contribue à interroger les rapports au territoire.
6. THIESSE, Anne-Marie, *Écrire la France. Le mouvement régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, PUF, 1991 et THIESSE, Anne-Marie, *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997. Voir aussi BOWLES, Brett C., « La République régionale, stade occulté de la synthèse républicaine », *The French Review*, vol. 69, n° 1, oct. 1995, p. 103-117. Ce ne sont bien évidemment là que trois références parmi de nombreuses autres, parfois plus anciennes.

J.-F. Chanet illustre combien cette dimension régionale était importante dans le discours et, plus encore peut-être, les pratiques des maîtres de la III<sup>e</sup> République<sup>7</sup>. En 2001, un colloque organisé à Brest par C. Bougeard s'interrogeait quant à lui sur les identités régionales au cours de la Seconde Guerre mondiale, ouvrant la voie à des problématiques renouvelées en ce domaine – plus historiennes, moins militantes<sup>8</sup>.

Il nous semble que cette « question régionale » ne s'est affirmée que plus récemment au sujet de la Grande Guerre<sup>9</sup>. Elle était implicitement – et parfois très explicitement – présente dans les travaux d'O. Roynette sur l'argot des poilus, notamment dans les dimensions régionales de cette langue si particulière<sup>10</sup>. Elle était aussi évoquée dans certaines des contributions à un colloque tenu à Laon et Craonne en 2010 sur « les identités sociales et nationales en guerre » : ainsi des cas de la Corse et de l'Alsace, entre autres, cette seconde région, entre Allemagne et France, ayant été l'objet d'un autre ouvrage collectif dirigé par J.-N. Grandhomme<sup>11</sup>. Surtout, toute une série de travaux sont venus éclairer le cas du Midi de la France : de la Provence au cœur de l'ouvrage très suggestif de J.-Y. Le Naour sur *La Légende noire des soldats du Midi* aux réflexions développées par certains des contributeurs du colloque organisé à Nérac en 2011 sur *Le Midi, les Midis dans la III<sup>e</sup> République*, plusieurs textes abordent la question de la perception des soldats méridionaux pendant la Grande Guerre<sup>12</sup>.

Bref, on l'aura compris : sans être un « trou noir » de l'historiographie, il reste encore beaucoup à faire sur ce terrain des *approches régionales de la Grande Guerre*, en interrogeant en tant que tel le fait régional face à la

7. CHANET, Jean-François, *L'École républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier, 1996. Sur l'échelle inférieure, celle de la commune ou du canton, voir PLOUX, François, *Une mémoire de papier. Les historiens de village et le culte des petites patries rurales (1830-1930)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.

8. BOUGEARD, Christian (dir.), *Bretagne et identités régionales pendant la Seconde Guerre mondiale*, Brest, CRBC, 2002.

9. Signalons cependant CABANEL, Patrick, « Cohésion, remous et désintégration des communautés nationales » in AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, p. 535-549. Les approximations de cet article – des Bretons découvrant la langue française sur le front, un Pays basque incluant les arrondissements de Pau, Oléron et Orthez, des pertes évaluées à 16 000 morts en Corse alors qu'elles ne furent que de la moitié tout au plus – en fragilisent cependant les conclusions, au moins pour le cas français.

10. ROYNETTE, Odile, *Les Mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre, 1914-1919*, Paris, A. Colin, 2010.

11. GRANDHOMME, Jean-Noël (dir.), *Boches ou Tricolores ? Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2008. Notons que le mémoire du dossier d'habilitation à diriger des recherches de J.-P. Pelligrinetti, sur les combattants corses durant la Grande Guerre, reste inédit à ce jour.

12. Sur ce point, LE NAOUR, Jean-Yves, « La faute aux "Midis" : la légende de la lâcheté des Méridionaux au feu », dans *Annales du Midi*, octobre-décembre 2000, p. 499-515 et LE NAOUR, Jean-Yves, *Désunion nationale. La légende noire des soldats du Midi*, Paris, éd. Vendémiaire, 2011. Voir aussi AMALVI, Christian, LAFON, Alexandre et PIOT, Céline (dir.), *Le Midi, les Midis dans la III<sup>e</sup> République (1870-1940)*, Nérac, éd. d'Albret/Amis du Vieux Nérac, 2012, et notamment la stimulante contribution de LAFON, Alexandre, « Le Midi au front : représentations et sentiment d'appartenance des combattants méridionaux, 1914-1918 », p. 257-279.

guerre, en tentant de dépasser le strict cadre régional pour avancer vers un indispensable comparatisme.

## Départements, régions, provinces

Que faut-il cependant entendre par « région » dans la France de 1914 ? Alors que le découpage administratif ne reconnaît pas ce niveau, cette dimension « régionale » ne va pas sans poser problème en effet. Notons tout d'abord que nous ne souhaitons pas, ici, nous attarder plus que nécessaire sur le petit « pays », évoqué plus haut : nous l'avons dit, il est sans doute plus largement présent dans l'historiographie, même s'il n'est que rarement étudié pour lui-même.

La région recouvre alors sans doute une double réalité, imposée pour l'une, héritée pour l'autre, mais dont on peut se demander si elles ne sont pas l'une et l'autre assez largement vécues au moment de la mobilisation. La première de ces réalités est celle des régions militaires qui contribuent pour une part à forger une identité de corps – de corps d'armée en l'occurrence –, dans les premiers mois de la guerre notamment, les logiques administratives finissant par être partiellement intériorisées même lorsque les limites imposées par les réformes militaires des années 1870 ne recoupent que partiellement celles héritées de l'Ancien Régime<sup>13</sup>. Ce sont en effet les anciennes « provinces » qui semblent continuer à fournir le cadre d'une identité « régionale », en ce qu'elles restent un espace vécu, pensé, celui d'une communauté de vie assez vague d'ailleurs. Il est de ce point de vue très révélateur que les manuels scolaires de la III<sup>e</sup> République – et notamment ceux de géographie – accordent à ces entités d'avant 1789 une place encore considérable, comme l'illustre le *Tour de France par deux enfants*, fameux manuel qui date certes de 1877, mais repris par l'école de la République républicaine et vendu à quelque 6 millions d'exemplaires entre sa parution et 1901<sup>14</sup>.

Les années 1880-1914 voient d'ailleurs, selon les cas, l'affirmation ou l'éclosion non seulement d'un mouvement littéraire et, au-delà, culturel régional où la langue joue un rôle souvent essentiel, mais aussi d'un courant

13. Nombre de récits de simples poilus comme d'officiers rappellent la réalité de ce sentiment : l'on est explicitement « du 10<sup>e</sup> corps » plus que de la 19<sup>e</sup> ou de la 20<sup>e</sup> DI en Bretagne par exemple, « du 17<sup>e</sup> corps » dans la région toulousaine, « du 3<sup>e</sup> corps » en Normandie, etc. Voir, parmi de très nombreux exemples, BOUYSSOU, Octave, *Campagne contre l'Allemagne, 1914-1919. Mon journal*, Paris, Les 3 Orangers, 2008, p. 49 et DORGÈLES Roland, *Je t'écris de la tranchée. Correspondance de guerre, 1914-1917*, Paris, A. Michel, 2003, p. 140. Sur la mise en place de ces régions militaires, nous renvoyons à CHANET, Jean-François, *Vers l'armée nouvelle. République conservatrice et réforme militaire, 1880-1919*, Rennes, PUR, 2006, p. 73-102 et ROYNETTE, Odile, « Bons pour le service ». *L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 2000, p. 112-128.

14. Sur ce monument de la pédagogie républicaine, OZOUF, Mona, « "Le Tour de la France par deux enfants". Le petit livre rouge de la République » in NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire. 1. La République*, Paris, Gallimard, 1997, p. 277-301.

plus nettement politique : alors que les félibres fédéralistes déclarent en 1892 vouloir « délivrer de leurs cages départementales les âmes des provinces dont les beaux noms sont encore portés partout et par tous », alors que des dissidents de l'Union régionaliste bretonne fondent une Fédération régionaliste et que d'autres mettent sur pied un Parti nationaliste breton en 1911, Charles-Joubert crée en 1900 une Fédération régionaliste française dont l'organe officiel, *L'Action régionaliste*, défend l'idée d'une réforme à la fois culturelle, politique et administrative<sup>15</sup>. La République elle-même, loin de combattre ce « réveil des provinces », en fait son miel : s'il faut attendre 1917 pour que le ministère du Commerce engage une réflexion sur des « régions économiques » – les futures 17 « régions Clémentel » –, les programmes scolaires intègrent très tôt cette dimension, faisant de l'articulation entre local ou régional et national la pierre angulaire d'une sorte de propédeutique au sentiment national. Particulièrement significative est à cet égard l'introduction de *l'Histoire de Bretagne* de C.-V. Langlois, ouvrage publié en 1891 et conçu pour être complémentaire de la célèbre *Histoire de France* d'E. Lavisse. L'historien y rappelle que

« la France est une et indivisible, mais elle est composée de patries qui ont leur unité. Nous sommes Français, mais nous sommes aussi Bretons, Normands, Picards, Flamands, Lorrains, Bourguignons, Provençaux, Languedociens, Gascons. Nous avons tous une petite patrie dont nous aimons les paysages familiers, les costumes, les coutumes, l'accent, et dont nous sommes fiers. Aimer cette petite patrie, rien n'est plus légitime, rien n'est plus naturel, rien n'est plus propre à fortifier l'amour de la France, notre patrie commune. La grande voix de la France, qui a toutes les inflexions, depuis les plus douces jusqu'aux plus puissantes, est faite de voix distinctes, qui chantent à l'unisson. Chacune de nos vieilles provinces joue sa partie dans ce concert, et contribue à l'harmonieuse perfection de l'ensemble. Élever la Bretagne, ou la Normandie, ou la Gascogne, à la France, ce serait mutiler non seulement son territoire mais son génie. C'est pour cela que la perte de l'Alsace-Lorraine a été une si grave atteinte à l'intégrité de la patrie<sup>16</sup> ».

Ainsi, loin de l'image largement répandue d'une III<sup>e</sup> République jacobine triomphante, menant une lutte de tous les instants contre les particularismes régionaux, notamment à l'encontre des langues régionales et idiomes locaux, le rôle de l'école et, au-delà, de l'État apparaît bien plus ambivalent : s'ils n'ont sans doute pas permis de « protéger » les cultures

15. THIESSE, Anne-Marie, *Écrire la France...*, *op. cit.*, p. 57-101. De manière plus générale, nous renvoyons à GRAS, Christian et LIVET, Georges (dir.), *Régions et régionalisme du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Presses universitaires de France, 1977.

16. LANGLOIS, Charles-Victor, *Histoire de Bretagne à l'usage des classes élémentaires des lycées et collèges et des élèves qui recherchent le certificat d'études primaires*, Paris, Colin, 1891, cité par THIESSE, Anne-Marie, *Ils apprenaient la France...*, *op. cit.*, p. 18. Notons que ces mêmes années voient l'affirmation de la géographie vidalienne, une géographie régionale ; sur ce point, voir GUIOMAR, Jean-Yves, « Le Tableau de la géographie de la France de Vidal de La Blache » in NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire. 2. La Nation*, Paris, Gallimard, 1997, p. 1073-1098.



régionales – et notamment dans leur dimension populaire –, du moins n'ont-ils pas sans doute cherché à les éradiquer.

Entre cadre administratif – la région militaire mais aussi le département, dont J.-F. Chanet et A.-M. Thiesse rappellent la force – et espace hérité parfois intensément vécu, c'est à ce niveau régional/provincial que nous avons choisi d'inscrire nos réflexions sur les emboîtements de ce que l'on pourrait appeler les « identités territoriales ». L'objectif est double. Voir tout d'abord comment ces identités jouent entre elles, comment elles jouent aussi avec les identités sociales, politiques, religieuses ou autres. Voir surtout comment s'articulent la guerre et le « réveil des provinces » que connaît la Belle Époque.

### Identités territoriales en guerre

Il ne pouvait s'agir pour nous, à ce stade de la réflexion, de proposer une hypothétique synthèse sur un tel sujet. Les études de cas sont encore trop peu nombreuses. Quelques chantiers, les plus prometteurs sans doute, ont cependant été (ré)ouverts.

Il convenait, tout d'abord, de reprendre le dossier, jadis magistralement ouvert par J. Maurin, du recrutement territorial – et pour une large part « régional » – des unités de l'Armée française<sup>17</sup>. L'historiographie insiste, non sans raison, sur l'importance du phénomène, plus net encore parmi les régiments de réserve et de territoriaux que parmi les unités d'active. Rares sont cependant les études dépassant cette description de la situation initiale pour proposer une approche quantitative – et qualitative – de ce phénomène tout au long du conflit, alors même que de nombreux témoignages poussent en ce sens, à commencer par ceux du Languedocien Louis Barthas, qui finit la guerre au 248<sup>e</sup> RI de Guingamp, ou de l'historien Marc Bloch, dont le régiment picard accueille dès 1915 des soldats bretons<sup>18</sup>. C'est donc à une analyse dans la durée de la guerre que nous nous sommes ici attachés. L'on ne pouvait se contenter pourtant de cette approche par le biais seul du recrutement. L'identité « régionale » en guerre est aussi – voire avant tout – de nature culturelle, au sens large du terme.

Elle est ainsi indéniablement pour une part linguistique, comme le suggère Julien Casebonne, mobilisé en 1916 au 34<sup>e</sup> RI de Mont-de-Marsan ; celui-ci prend soin de distinguer trois catégories de soldats au sein de son

17. MAURIN, Jules, *Armée, guerre, société. Soldats languedociens...*, *op. cit.* Sur ces questions, voir aussi BOULANGER, Philippe, *La France devant la conscription. Géographie historique d'une institution républicaine, 1914-1922*, Paris, Economica, 2001, dont la logique est cependant pour une part différente.

18. Signalons le cas des renforts martiniquais affectés aux 27<sup>e</sup> et 169<sup>e</sup> RI de Dijon et Montargis décrits par LAURENDON, Gilles, *Un guerrier d'occasion. Journal illustré du fantassin Pierre Perrin*, Rennes, Ouest-France, 2012, p. 199 et 252 et PROST, Antoine (éd.), *Écrit du front. Lettres de Maurice Pensuet...*, *op. cit.*, p. 244. Une douzaine de « nègres créoles, qui vont du chocolat au noir » écrit le premier en septembre 1916. « Celui que touche mon escouade, Ouléa, est bon teint. »

unité: tout d'abord « les francophones de Bordeaux »; ensuite les réservistes du 218<sup>e</sup> RI, un régiment dissous en 1917 mais « jusqu'à ce jour et depuis trois ans [...] un peu épargné », dont les hommes sont de ce fait « comme des frères » car « tous parlent béarnais »; enfin les Basques qu'on ne saurait, contrairement aux « gens de Paris », assimiler aux Gascons en faisant de la 36<sup>e</sup> DI la « Division basque »<sup>19</sup>. À cet usage d'une langue spécifique – le breton, le béarnais ou le gascon, le basque, le corse, le flamand pour ne citer que ces exemples –, il convient d'ailleurs d'ajouter, de manière plus ponctuelle, celui d'expressions propres à chaque région, venant à l'occasion enrichir un « français de la tranchée » aux sources fondamentalement parisiennes, ainsi que le montre O. Roynette. Tel Normand du 34<sup>e</sup> RI maîtrise parfaitement l'usage du «...*hilh de p.* » selon Casebonne, même s'il ne sait dire que cela en gascon<sup>20</sup>.

On ne saurait négliger les autres dimensions de cette identité « régionale », culinaires et gustatives notamment. Si le même Julien Casebonne, dans le récit qu'il fait de sa guerre, signale que « le Normand de [sa] section », mort au combat, « a fini de se graisser le gosier au beurre salé », les multiples annotations qui filtrent des témoignages ne se limitent pas à de simples stéréotypes<sup>21</sup>. Nul doute par exemple que les figues que demande à ses parents François André, soldat de la Roquette-sur-Var mobilisé au 111<sup>e</sup> RI d'Antibes, capturé à l'automne 1914, que la « bonne maccaronnade » dont il rêve, écrit-il, que l'huile d'olive et les tomates qu'il se félicite de recevoir dans les colis qui lui viennent du pays n'auraient pas eu la même saveur pour un poilu bourguignon ou picard<sup>22</sup>. Quant à l'émotion ressentie par Jules Micheleau, médecin libournais affecté au 202<sup>e</sup> RI, un régiment normand du 10<sup>e</sup> CA, lorsqu'il peut boire du vin de Gironde – « j'ai les larmes aux yeux » écrit-il dans son carnet –, elle en dit long sur la profondeur de cette identité gustative<sup>23</sup>.

Avouons-le cependant: les traces de la revendication explicite d'une appartenance régionale sont plus rares, demanderaient surtout à être traquées plus systématiquement dans la masse des lettres, carnets, récits laissés par les combattants du Premier Conflit mondial. Il n'en reste pas

19. DE CASEBONE, Julien, *Un soldat béarnais dans la Guerre*, Pau, Institut béarnais et gascon, 2011, p. 34-35. Les auteurs tiennent à remercier J.-P. Brêthes pour leur avoir signalé cet ouvrage initialement publié en béarnais.

20. *Ibid.*, p. 50.

21. *Ibid.*

22. RAYBAUT, Paul (éd.), « *Les raisins sont bien beaux* ». *Correspondance de guerre d'un rural, 1914-1917*, Paris, Fayard, 1977, p. 30.

23. ROBIN, Christophe-Luc, « Un médecin sur le front de Champagne en 1915: le carnet de guerre du docteur Joseph Micheleau », *Revue historique et archéologique du Libournais et de la vallée de la Dordogne*, n° 291, 2009, p. 20. Originnaire de Meung-sur-Loire, Maurice Pensuet, du 169<sup>e</sup> RI, est lui sensible à « la charcuterie magdunoise » – qui constitue un « avant-goût du pays » – et à l'eau-de-vie: « la gnaule a eu son succès et l'odeur suffisait à fiche le bourdon à Jean [un autre Magdunois]: ça sent le pays » écrit-il le 16 avril 1916; PROST, Antoine (éd.), *Écrit du front. Lettres de Maurice Pensuet...*, op. cit., p. 177 et 184.



moins qu'une approche régionale de la Grande Guerre permet pour une part de reposer la question de l'unité nationale ou, plus exactement, de la manière dont celle-ci est vécue et ressentie. L'affaire du 15<sup>e</sup> corps d'armée est de ce point de vue emblématique. Elle n'épuise pas pourtant, à elle seule, les multiples ressorts d'une opposition qui ne se limite pas à celle entre France du Midi et France du Nord. C'est pour une part à une lecture « régionale » de la guerre que les contemporains eux-mêmes nous invitent en effet (*illustration 1*).



ILLUSTRATION 1 – Dans son n° 8, Le lapin à plume, supplément illustré au Canard poilu, propose un tour de France des stéréotypes : le Bourguignon et sa « moutarde », le Lyonnais et sa charcuterie, le Meusien « à qui on a tout pris », le Breton joueur de biniou...

Les stéréotypes sont légions sous leur plume : « Parisiens gouailleurs et n'ayant pas froid aux yeux », « Parigots à l'allure joviale » ou « gamins de dix-neuf et vingt ans, de Paris, mauvaises têtes, mais bons cœurs » évoqués par les uns, Morvandiaux et Berrichons « tranquilles et sûrs comme des bœufs qu'ils conduisent comme chez eux », ou encore Méridionaux se réjouissant du fait que, finalement, le 15<sup>e</sup> corps « savait au moins faire aussi bien que les autres<sup>24</sup> ». Des stéréotypes et ethnotypes plus ou moins sympathiques, l'on bascule facilement dans la dénonciation de l'autre. « Quelle salle clique les Bretons » note par exemple dans son carnet le brigadier toulousain Bouyssou, dont la batterie intègre une forte minorité bretonne<sup>25</sup>. « Habitué aux Normands lourds et ivrognes », le commandant Bénard se félicite en décembre 1915 de passer, suite à une blessure et une convalescence de plusieurs mois, du 236<sup>e</sup> de Caen au 366<sup>e</sup> RI, un régiment de Verdun recrutant cependant « dans les Ardennes, le Nord et Paris. Les soldats sont alertes et vifs<sup>26</sup> ». Le Savoyard Maurice Marchand, du 97<sup>e</sup> RI, alors en position à Marœuil, au nord-ouest d'Arras, est, dans une lettre envoyée à des parents le 14 janvier 1915, encore plus vindicatif à l'égard des populations civiles qu'il côtoie, décrivant des gens qui sont « à peu près des moitiés boches ». Selon lui, « c'est en partie des espions et si souvent le train de combat est bombardé c'est bien la cause de ces charognes de paysans qui ont des téléphones secrets cachés dans des caves. Tu sais quand on les biche pas de pitié, on les fusille comme il le mérite<sup>27</sup> ». « On voit toutes les lâchetés mais aussi tous les héroïsmes » écrit Hélène Ferry à son époux, Abel, le 13 septembre 1914, alors que celui-ci a rejoint le front au sein du 166<sup>e</sup> RI : « les uns rachètent les autres ; il faudrait que la France s'arrête à Orléans » conclut-elle pourtant<sup>28</sup>.

En ligne dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast en 1915, l'abbé Lelièvre, aumônier de la 20<sup>e</sup> DI, rapporte les propos d'un prêtre artésien qu'il a rencontré au hasard de ses visites aux différents régiments qui lui sont confiés : « c'est entendu, nous parlons flamand » lui dit le prêtre qui précise même que « nous nous empressons de désapprendre le français au sortir de l'école [...]. C'est ce qui nous garde ! Nous maintenons grâce à notre langue toutes nos traditions provinciales, et nous sommes bien français

24. Coll., *Destins ordinaires dans la Grande Guerre...*, op. cit., p. 108 et NICOT, Jean, *Les Poilus ont la parole. Lettres du front, 1917-1918*, Bruxelles, Complexe, 2003, p. 240, 249 et 262.

25. BOUYSSOU, Octave, *Campagne contre l'Allemagne...*, op. cit., p. 276.

26. BÉNARD, Henri (commandant), *De la mort, de la boue, du sang. Lettres d'un fantassin de 14-18*, Paris, Grancher, 1999, p. 207. Dans une lettre du 18 janvier 1916, il constate que son « ordonnance est un Normand et c'est tout dire » (*ibid.*, p. 227). Dans une lettre du 14 décembre 1914, Roland Dorgelès, officier au 39<sup>e</sup> RI (Rouen) qui dépend du 3<sup>e</sup> corps d'armée, signale que « des officiers du génie m'ont dit que notre corps était avec ceux du Midi celui qui s'était le moins bien conduit. Triste ! Ces Normands, je dois l'avouer, ne sont pas tous des héros » (DORGELES, Roland, *Je t'écris de la tranchée. Correspondance de guerre, 1914-1917*, Paris, A. Michel, 2003, p. 140).

27. LOVIE, Jacques (éd.), *Poilus savoyards...*, op. cit., p. 62.

28. FERRY, Abel, *Carnets secrets, 1914-1918*, suivis de *Lettres et notes de guerre*, Paris, Grasset, 2005, p. 322. Nous remercions N. Offenstadt de nous avoir signalé ce passage.

par cela même ». Ce que redouterait le plus l'ecclésiastique à suivre l'abbé Lelièvre, « c'est de voir s'en aller notre originalité flamande, par ce contact permanent avec des troupes étrangères, si la guerre dure<sup>29</sup> ». La région, la province au risque de la guerre : tel est bien, finalement, le cœur de notre réflexion. Au-delà, le but de cet ouvrage est de contribuer à interroger les identités territoriales multiples qui sont celles des combattants de la Grande Guerre, afin de chercher à en comprendre les articulations<sup>30</sup>.

Pour ce faire, l'accent a été mis sur la Bretagne, « paragon des provinces » selon l'expression d'A.-M. Thiesse, qui, parce qu'elle est aussi une « région ayant gardé une identité forte », « donne une forme extrême à l'opposition Paris/Province<sup>31</sup> ». L'on ne pouvait s'en contenter cependant, au risque de reproduire les discours tautologiques ayant cours sur cette région : à ne l'étudier qu'isolément, on n'y trouve que pseudo-spécificités sans réels fondements. Aussi avons-nous opté pour un double – et indispensable – élargissement, condition *sine qua non* d'un renouvellement des perspectives. Élargissement au reste de la France tout d'abord, dans le cadre d'un nécessaire comparatisme, visant – dans la mesure du possible – à ne pas en rester à l'étude de régions trop « typées ». Élargissement à d'autres pays en guerre ensuite.

## La « région » hors de France

Il va de soi en effet que cette réalité « régionale » n'est en rien strictement française, non plus que les tensions interrégionales. Le fait paraît évident dans les empires multiethniques d'Europe orientale, Autriche-Hongrie, Russie ou Empire ottoman. Il a d'ailleurs, de longue date, été mis en évidence par les historiens.

L'attitude des Tchèques et Slovaques, à commencer par la reddition jugée suspecte, en avril 1915, du 28<sup>e</sup> régiment d'infanterie face aux Russes, suscite ainsi les soupçons des autorités militaires austro-hongroises envers ces troupes slaves jugées peu fiables<sup>32</sup>. Un service en charge de la censure du courrier des prisonniers austro-hongrois aux mains de la Russie a pu ainsi calculer, en décembre 1914, que seuls 50 % des Tchèques qui se sont rendus avaient été blessés au préalable – et 30 % des soldats d'origine serbe –, contre 85 à 95 % pour ceux d'origines allemande, polonaise,

29. LELIÈVRE, Abbé Pierre, *Le Fléau de Dieu (notes et impression de guerre)*, Paris, Ollendorff, 1920, p. 154-155.

30. WEBER, Eugen, *La Fin des terroirs. La modernisation de la France rurale, 1870-1914*, Paris, Fayard, 1983.

31. THIESSE, Anne-Marie, « L'invention du régionalisme à la Belle Époque », *Le Mouvement social*, n° 160, 1992-3, p. 21.

32. CORNWALL, Mark, « Morale and Patriotism in the Austro-Hungarian Army » in HORNE John (dir.), *State, Society, and Mobilization in Europe...*, *op. cit.*, p. 173-191.

roumaine et même slovaque<sup>33</sup>. La formation de « légions tchèques » en France, en Italie, plus encore en Russie où l'on recrute dans les camps de prisonniers irait presque de soi alors. L'importance du phénomène demande cependant à être relativisée : seuls 20 % des 1 433 volontaires de la *Ceska druzina* recrutés en Russie entre août 1914 et février 1915 sont d'anciens prisonniers de guerre, 7,5 % seulement de mars 1915 à mars 1916. Et si, de mars 1916 à mai 1917, près de 6 930 ex-prisonniers rejoignent les rangs de cette Légion tchèque, ceux-ci ne représentent qu'une infime partie des quelque 250 000 à 300 000 captifs tchèques et slovaques détenus par les Russes<sup>34</sup>. La spécificité de ces questions, plus nationales que régionales, nous a conduit cependant à ne pas les intégrer directement à notre réflexion, pour nous limiter aux États-nations plus affirmés.

L'Italie offre sans doute un utile point de comparaison avec la situation française. Alors que l'Unité est encore toute récente – elle n'a qu'un peu plus de 50 ans à l'entrée en guerre –, les divisions affichées et persistantes entre le Nord industrialisé et un *Mezzogiorno* englué dans un archaïsme régulièrement dénoncé avant-guerre jouent largement une fois le conflit déclenché. Le sous-lieutenant Henri Jacquelin, normalien, affecté au 262<sup>e</sup> RI (Lorient), chargé pendant quelques semaines de l'instruction d'un contingent italien, s'en fait l'écho dans l'une de ses lettres à son père, en février 1918 : « nous avons reçu un gros contingent de Siciliens, Napolitains et de Sorrentains » précise-t-il tout d'abord. « J'ai entrevu l'âme italienne, le courage italien, et j'en ris encore. C'était les centuries de Caporetto qu'on nous avait expédiées [...], toute la fine fleur de l'Italie. » Un officier transalpin avec qui il sympathise, lui avoue n'avoir « d'ailleurs qu'une très médiocre estime pour ses compatriotes. Lui-même, étant Lombard, nous disait que le courage ne descend pas plus bas que Rome<sup>35</sup> ». La Belgique, qui n'a pas 100 ans d'existence, est, elle aussi, pour une part tiraillée entre Flamands et Wallons<sup>36</sup>. Si la question flamande se pose déjà avant la guerre, après l'agression du royaume par l'Allemagne en août 1914, tous les Belges se rangent derrière leur roi. L'occupation exacerbe cependant rapidement les tensions – notamment communautaires – au sein de la population belge occupée, ce dont profitent les Allemands en développant une *Flamenpolitik*. L'armée belge, qui combat sur le front des Flandres, n'est pas épargnée par ces tensions communautaires. L'une des traductions en est le *Frontbeweging* ou « frontisme », un mouvement intellectuel animé

33. RACHAMINOV, Alon, *POWs and the Great War: Captivity on the Eastern Front*, Oxford/New York, Berg, 2002, p. 146.

34. RACHAMINOV, Alon, *POWs and the Great War...*, *op. cit.*, p. 115-122. Le recrutement de prisonniers issus des populations slaves du sud de l'Empire austro-hongrois ou d'origine italienne pour les armées serbe et italienne ne rencontre qu'un succès tout aussi limité d'ailleurs.

35. JACQUELIN, Claire (éd.), *De la rue d'Ulm au Chemin des Dames*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 357. Henri Jacquelin écrit plus loin : « Comme on surveillait les chantiers, il nous indiquait un moyen facile de reconnaître ceux du Nord et ceux du Sud : "Regardez seulement lesquels retirent leur veste". »

36. BOURLET, Michaël, *La Belgique et la Grande Guerre*, Saint-Cloud, SOTECA, 2012, p. 39-42.

par quelques soldats flamands qui militent pour la reconnaissance linguistique dans les armées. Après la guerre, ces revendications flamandes sont en grande partie rejetées, contribuant ainsi à renforcer davantage la dualité entre Flamands et Wallons<sup>37</sup>.

Sans doute est-ce en Grande-Bretagne que cette dimension « régionale » a été la plus étudiée. Elle se joue ici d'ailleurs à plusieurs niveaux. Tout d'abord dans la distinction entre Angleterre d'une part, Écosse, Irlande, Pays de Galles d'autre part : on sait la force du sentiment d'appartenance à chacune de ces entités, les régiments – voire divisions – anglais, gallois, écossais ou irlandais conservant une forte identité, largement mise en avant, y compris dans la tenue, ainsi qu'en témoigne l'usage du kilt jusque dans les tranchées par des unités écossaises ou d'origine écossaise, à l'instar des *Liverpool Scottish*<sup>38</sup>. Ensuite, dans la distinction – parfois profonde – entre la Grande-Bretagne et ses *dominions*, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud ou Canada : alors que les troupes britanniques comptent moins de 1,6 homme sur 1 000 en prison, que leurs homologues canadiennes, néo-zélandaises ou sud-africaines moins de 1,6, ce chiffre atteint 9 pour 1 000 au sein des troupes australiennes en mars 1918, sans que le phénomène n'ait trouvé d'explication probante<sup>39</sup>. Enfin, à l'intérieur même de chacune de ces entités, l'identité territoriale revêt un caractère particulier. Au Canada en 1914, outre le territoire du Yukon, l'on compte ainsi neuf provinces qui servent de base à un recrutement où les dimensions linguistiques – unités francophones ou anglophones – jouent un rôle important. En Angleterre, la force du recrutement initial par comté confère aux unités une réelle identité : certes, la part des soldats d'une unité telle que le *1st Buffs* qui sont nés ou résident dans le Kent au moment de leur engagement passe de 83 à 28 % entre 1914 et 1918, une part croissante des recrues venant de Londres et de ses environs ; pourtant, de forts liens perdurent tout au long du conflit entre l'*East Kent* et le bataillon, la population locale multipliant les actions en vue de soutenir ces combattants<sup>40</sup>. Il est vrai que les situations apparaissent fort contrastées d'une unité à l'autre :

37. Cette dualité est régulièrement décrite par les combattants français. Selon le capitaine de gendarmerie Allard, en charge de la prévôté de la 18<sup>e</sup> DI, « une certaine partie de la population flamande aurait plutôt des sympathies pour [les Allemands] que pour nous. Je l'ai vivement remarqué dans plusieurs circonstances » ; ALLARD, Jules capitaine, *Journal d'un gendarme, 1914-1916*, Paris, Bayard, 2010, p. 229.

38. MCCARTNEY, Helen B., *Citizen Soldiers. The Liverpool Territorials in the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005 et SPIERS, Edward, « The Scottish Soldier at War » in CECIL, Hugh et LIDDLE, Peter (dir.), *Facing Armageddon. The First World War Experienced*, Londres, Pen and Sword, 2003, p. 317-318.

39. FULLER, J. G., *Troop Morale and Popular Culture in the British and Dominion Armies, 1914-1918*, Oxford, Clarendon Press, 1990, p. 160-174 et RHODEN, Clare, « Another Perspective on Australian Discipline in the Great War : The Egalitarian Bargain », *War in History*, 2012-4, p. 445-463.

40. Sur ce point, nous renvoyons à CONNELLY, Mark, *Steady the Buffs! A Regiment, a Region and the Great War*, Oxford, Oxford University Press, 2006. Voir aussi l'étude classique de BAYNES, John, *Morale. A Study of Men and Courage*, New York, Avery Publishing, 2<sup>e</sup> éd., 1988 concernant le 2<sup>nd</sup> Battalion *The Cameronians des Scottish Rifles*.

si jusqu'en 1918, 70 et 87 % des troupes des *1/6th* et *1/10th battalions* du *King's Liverpool Regiment*, deux unités territoriales, viennent du Lancashire, ce qui leur confère une réelle homogénéité géographique – mais sans doute pas sociale –, la « nationalisation » du système de recrutement à partir de 1916, la nécessité de compléter rapidement les effectifs en vue d'une future offensive ou des bassins de recrutement de moindre importance font que seuls 39 et 43 % des combattants des *1/1st Buckinghamshires* et *1/5th Gloucesters* sont nés dans le Buckinghamshire ou le Gloucestershire<sup>41</sup>.

La question de l'Irlande prend ici une dimension particulière. D'une part parce que le recrutement y est largement confessionnel et s'inscrit, de ce fait, très largement dans la géographie de l'île : ainsi, la *36th Division* porte-t-elle le *subtitle* « Ulster », recrutant dans le nord de l'Irlande – et pour une large part, au sein de l'*Ulster Volunteer Force*, unioniste –, les catholiques, y compris ceux de Derry, préférant rejoindre les rangs des *10th (Irish)* et *16th Irish Divisions* dont les recrues initiales viennent, pour beaucoup, des *Irish National Volunteers*, liés au parti nationaliste parlementaire de John Redmond<sup>42</sup>. Engagés dans la Somme le 1<sup>er</sup> juillet 1916, le neuf *Royal Irish Rifles* et deux *Royal Inniskilling Battalions* constituant la *36th (Ulster) Division* subissent des pertes particulièrement lourdes : le 12 juillet suivant est de ce fait jour de deuil à Belfast ; à Belfast, mais pas à Dublin. Depuis quelques mois en effet, les républicains de l'*Irish Republican Brotherhood* mènent une insurrection armée contre les troupes britanniques en Irlande. On pourrait y voir une parfaite illustration de la difficile « nationalisation par le sang » dans un « Royaume mal uni »<sup>43</sup>. Notons cependant que ce sont des bataillons australiens, néo-zélandais et canadiens qui, pour une large part, combattent le soulèvement de Pâques 1916 à Dublin<sup>44</sup>. Surtout, les études sur la *16th (Irish) Division*, alors engagée sur le front français, laissent entendre que l'insurrection n'eut guère d'impact à court terme sur le moral de l'unité ; ce n'est qu'à moyen terme, avec l'effondrement du nombre de volontaires, que les effets des événements de Pâques 1916 se font sentir, la pérennité même de la division se trouvant menacée<sup>45</sup>. En revanche, les appels à la désertion de la propagande allemande à destination des troupes irlandaises, durement touchées par une attaque aux gaz particulièrement meurtrière fin avril, restent sans effet.

41. McCARTNEY, Helen B., *Citizen Soldiers...*, *op. cit.*, 2005, p. 57-88. Le cas des *Pals Regiments* est encore différent. Sur ce point, voir, par exemple, JOHN, Steven, *Carmarthen Pals. A History of the 15th (Service) Battalion, the Welsh Regiment, 1914-1919*, Barnsley, Pen and Sword, 2009.

42. Sur ce point, voir BUFFETAUT, Yves, *L'Irlande volontaire. La question du recrutement irlandais dans l'armée britannique pendant la Première Guerre mondiale*, Thèse, dact., Rouen, 1983.

43. CABANEL, Patrick, « Cohésion, remous et désintégration... », *art. cit.*, p. 542.

44. Voir par exemple LEONARD, Jane, « The Reaction of Irish Officers in the British Army to Easter Rising of 1916 » in CECIL, Hugh et LIDDLE, Peter (dir.), *Facing Armageddon...*, *op. cit.*, p. 256-268.

45. Voir notamment DENMAN, Terence, *Ireland's Unknown Soldiers. The 16th (Irish) Division in the Great War*, Dublin, Irish Academic Press, 2008 ou, de façon plus générale, BOWMAN, Timothy, *Irish Regiments in the Great War. Discipline and morale*, Manchester, Manchester University Press, 2004.



Si les Allemands savent jouer des difficultés internes de leurs ennemis, ils souffrent pour une part des mêmes maux. Nous l'avons dit, le cas de l'Alsace est sans doute l'un des mieux étudiés<sup>46</sup>. Le phénomène ne saurait pour autant se limiter à ce seul *Reichsland*, même si l'articulation entre *Vaterland* et *Heimat* y prend une dimension particulière<sup>47</sup>. Les soldats français qui font face aux troupes allemandes dans les tranchées du nord et de l'est de la France sont d'ailleurs bien conscients de ne pas avoir face à eux des « Boches » uniquement, mais bien des Prussiens, des Saxons ou des Bavarois par exemple. En avril 1915, un caporal du 79<sup>e</sup> RIT signale au D<sup>r</sup> Nel, médecin de l'unité que les territoriaux sont

« au mieux avec nos voisins d'en face, avec qui nous faisons la causette et des échanges divers : tabac, journaux, etc. En ce moment ce sont de bons types, ce sont des Bavarois, ils nous préviennent d'ailleurs quand ce sont les Prussiens qui leur succèdent à la relève, pour que nous soyons sur nos gardes<sup>48</sup> ».

Les Alsaciens-Lorrains bénéficient bien évidemment d'un *a priori* plutôt positif de la part des poilus français. Dans une lettre du 16 novembre 1914, le commandant Bénard, du 236<sup>e</sup> RI (Caen), écrit qu'un « Alsacien de Mulhouse est encore venu cette nuit se rendre à nos tranchées », laissant entendre que le fait est régulier<sup>49</sup>. « Il mourrait de faim » précise-t-il : « nous l'avons bien nourri. Il était heureux comme un roi ». Les anecdotes de ce genre sont nombreuses dans les carnets ou les lettres<sup>50</sup>. Sans doute des Allemands jouent-ils de cette bienveillance, certains témoins français avouant ne pas être dupes quant aux pseudo-origines alsaciennes des déserteurs et prisonniers. Rares sont ceux aussi nettement identifiés cependant. Le journal de marche et d'opérations du 11<sup>e</sup> corps d'armée (Nantes) note par exemple, le 2 août 1917, qu'« un déserteur se rend près du Raulin ; d'après ses dires, une attaque ennemie aurait lieu le 6 ou le 7. En conséquence de ses

46. Outre GRANDHOMME, Jean-Noël (dir.), *Boches ou Tricolores?...*, *op. cit.*, voir GEORGES, Raphaël, « L'identité tourmentée des soldats alsaciens-lorrains » in BOULOC, François, CAZALS, Rémy et LOEZ, André (dir.), *1914-1918 Identités troublées. Les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Privat, Toulouse, 2011, p. 115-128, KRAMER, Alan, « Wackes at War: Alsace-Lorraine and the Failure of German National Mobilization, 1914-1918 » in HORNE, John (dir.), *State, Society, and Mobilization in Europe during the First World War*, Cambridge, Cambridge UP, 1997, p. 105-121 ou encore VLOSSAK, Elisabeth, *Marianne or Germania? Nationalizing Women in Alsace, 1870-1946*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 134-167.

47. La situation de l'Allemagne a donné lieu à de nombreuses publications. Parmi les plus accessibles en français, signalons CHANOIR Yohann, « *Deutschland über alles? La Vaterland à l'épreuve des identités régionales durant la Grande Guerre* » in BOULOC, François, CAZALS, Rémy et LOEZ, André (dir.), *1914-1918, Identités troublées...*, *op. cit.*, p. 101-114.

48. Voir NEL, Raoul (D<sup>r</sup>), *Boesinghe ou les combats de la 87<sup>e</sup> Division territoriale sur l'Yser. 1914-1918*, Rennes, Impr. du *Nouvelliste de Bretagne*, 1922, p. 192.

49. BENARD, Henri (commandant), *De la mort, de la boue, du sang. Lettres d'un fantassin de 14-18*, Paris, Grancher, 1999, p. 57.

50. Voir, parmi de nombreux autres exemples, ce qu'en disent le Bourguignon Pierre Perrin (LAURENDON, Gilles, *Un guerrier d'occasion...*, *op. cit.*, p. 35, 36, 119) ou l'Orléanais Maurice Pensuet (PROST, Antoine [éd.], *Écrit du front. Lettres de Maurice Pensuet...*, *op. cit.*, p. 95).

déclarations et de celles des déserteurs polonais du 30 juillet, une augmentation de l'activité de notre artillerie paraît nécessaire<sup>51</sup> ». Pourtant, comme le suggère A. Watson, le comportement de ces Polonais incorporés au sein de l'armée allemande tient moins à leurs origines polonaises qu'à leurs régions d'origine, celles de Posen, de Bromberg, la Silésie ou la Poméranie<sup>52</sup>.

Polonais, Alsaciens-Lorrains, Irlandais, mais aussi soldats originaires de Bavière ou de Saxe, du Kent ou du Lancashire, de Flandres ou de Wallonie, de la plaine du Pô ou du *Mezzogiorno* : on le voit, la réflexion sur la question « régionale » gagne sans doute à dépasser le cadre franco-français. Les pistes que suggère cette ouverture vers d'autres horizons sont nombreuses en effet.

## Quelques pistes

Le présent ouvrage ne pouvait, bien évidemment, prétendre à une quelconque exhaustivité. Notre approche s'est voulue principalement centrée sur le monde combattant, et ce à travers quelques grandes questions : celle du recrutement et de son caractère territorialisé ou non, de son évolution surtout au cours de la guerre ; celle des rapports des combattants à leur région d'origine ; celle de la manière dont chacun perçoit les soldats – et, pour une part, les civils – des autres régions. Bref, celle de l'éventuelle « identité régionale » des soldats, au sens très large que confère à ce terme M. Denis, c'est-à-dire ce « sentiment d'appartenance à une société donnée que chacun éprouve de façon subjective sous le regard de l'Autre<sup>53</sup> » : la région comme espace vécu, ressenti, comme communauté, comme « minorité » aussi éventuellement<sup>54</sup>.

Nombre de pistes pour de futures études restent à redécouvrir ou, pour quelques-unes, à emprunter. Certaines sont presque évidentes. L'on pense, par exemple, à celle des langues régionales, mais aussi des patois : leur usage sous une forme presque « savante », pour le moins élaborée dans les journaux de tranchées est désormais bien connu dans ses grandes lignes<sup>55</sup>. Sans doute conviendrait-il cependant de cerner avec plus de finesse les pratiques plus

51. SHD/DAT, 26N134/6, JMO du 11<sup>e</sup> corps d'armée, 2 août 1917. Fantassin au 27<sup>e</sup> RI de Dijon, Pierre Perrin décrit pour sa part des échanges de « cigares et bonbons contre du pain blanc » avec les soldats d'un régiment polonais dans le secteur du Bois d'Ailly en juin 1915 (LAURENDON, Gilles, *Un guerrier d'occasion...*, op. cit., p. 107).

52. WATSON, Alexander, « Fighting for Antother Fatherland. The Polish Minority in the German Army, 1914-1918 », *English Historical Review*, n° 522, oct. 2011, p. 1137-1166.

53. DENIS, Michel, « L'identité bretonne, identité modèle pour le XXI<sup>e</sup> siècle ? » in CROIX, Alain (dir.), *Bretagne 2100. Identité et avenir*, Rennes, PUR, 2001, p. 12. Il précise que « parce qu'elle est subjective, elle n'a pas d'existence réelle, même lorsqu'elle est intensément vécue, et parce qu'elle dépend du regard de l'Autre, nous n'en prenons conscience qu'à partir du moment où autrui nous considère comme différents ».

54. La dimension impériale de la question a été récemment renouvelée ; signalons, entre autres, le livre de WINEGARD, Timothy, *Indigenous Peoples of the British Dominions and the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012 et les contributions à DAS, Santanu (dir.), *Race, Empire and First World War Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

55. AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, 14-18. *Les Combattants des tranchées*, Paris, A. Colin, 1986.

quotidiennes, dans la correspondance, les carnets, dans les conversations telles qu'elles sont rapportées par ces documents, sans pour autant négliger d'autres sources. La chanson en est une, indéniablement, peu étudiée dans cette perspective à ce jour : pourtant, *Le Biniou de guerre*, chant publié dans *Le Filon*, un journal de tranchée, laisse entendre tout l'intérêt d'une approche de ce type<sup>56</sup>. Du Broucke et du Becuwe, « gars de Ch'Nord » des *Croix de Bois* et du *Feu*, aux Normands et Bretons menés par des Parisiens des *Poilus de la 9<sup>e</sup>*, le roman fait une large place – parfois à dessein – à la diversité régionale : elle reste à étudier de manière plus systématique<sup>57</sup>. Il en va de même sans doute des stéréotypes régionaux : « Mocos » du Midi plus vantards que courageux, gars du Nord motivés par une haine profonde des Allemands en raison de l'occupation de leur région, Parisiens hautains à l'égard des provinciaux sont présents dans nombre de correspondances, carnets et souvenirs, sans pour autant avoir bénéficié d'une attention particulière, à quelques exceptions près, nous l'avons dit. Sans doute conviendrait-il d'ailleurs de réinterroger le rôle des groupes primaires, largement mis en avant par toute une historiographie depuis les lendemains de la Seconde Guerre mondiale, à l'aune de ces réalités régionales et des évolutions du recrutement<sup>58</sup>.

La piste toponymique est moins banale, tout aussi riche d'enseignements sans doute. Ainsi que l'écrit le sous-lieutenant Dorgelès dans une lettre du 10 décembre 1914, les combattants de première ligne ont « baptisé toutes nos tranchées et cheminements qui y conduisent. Nous avons la rue d'Ypres (la nôtre), la rue de Cracovie, la rue de la Paix, le boulevard Albert-I<sup>er</sup> et l'avenue Guillaume, qui conduit aux WC<sup>59</sup> ». Les références aux combats du passé – tranchées d'Eylau, d'Austerlitz – ou du moment – Yser, Ypres, Champagne, Verdun – sont certes fréquentes, de même que celles empruntées à la toponymie allemande pour désigner les positions ennemies –

56. LAVAUD, Charles, « La chanson dans les tranchées : une forme musicale originale ? », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2012-3, n° 247, p. 31. Sur ce point, voir aussi FULLER, J. G., *Troop Morale and Popular Culture in the British and Dominion Armies, 1914-1918*, Oxford, Clarendon Press, 1990, p. 118-119. Au-delà, c'est la question de la musique qu'il convient de poser : sur cette question, nous renvoyons notamment aux développements de SPIERS, Edward, « The Scottish Soldier at War... », art. cit., p. 322-323 sur le rôle des *pipers* dans les unités écossaises.

57. Il en va de même, de manière plus générale, du discours sur les régions des civils durant la guerre. PIGNOT, Marion, *Allons enfants de la Patrie. Génération Grande Guerre*, Paris, Le Seuil, 2012, p. 190-198 propose quelques pistes concernant les enfants. La presse locale valorisant les exploits des régiments de la région et la presse nationale diffusant plus largement les représentations péjoratives ou mélioratives demanderaient à être interrogées selon cette perspective.

58. Sur cette question, outre l'article fondateur de SHILS, Edmund et MORRIS, Janowitz, « Cohesion and Desintegration in the Wehrmacht in World War II », *Public Opinion Quarterly*, 1948-2, p. 280-315, voir les pages qu'y consacrent CAZALS, Rémy et LOEZ, André, 14-18. *Vivre et mourir...*, op. cit., p. 159-163 ou les réévaluations proposées par HAMMER, Christopher H., *Enduring Battle. American Soldiers in Three Wars, 1776-1945*, Lawrence, University Press of Kansas, 2011, p. 172-200.

59. DORGELÈS, Roland, *Je t'écris de la tranchée...*, op. cit., p. 136. Le phénomène n'est bien sûr en rien propre aux armées françaises. Voir les pages que consacre à cette question HUGHES, Gavin, *The Hounds of Ulster. A History of the Northern Irish Regiments in the Great War*, Oxford, Peter Lang, 2012, p. 163-165.

tranchées de Wurtemberg, de Düsseldorf, etc. L'imagination n'a cependant guère de limites : le 11<sup>e</sup> CA est ainsi engagé, en août 1917, entre le bois Indien, le bois Squaw et le Bosquet Sans Nom<sup>60</sup>. Mais il n'est pas anodin que les régiments de ce même corps d'armée, originaires du Finistère, du Morbihan, de Loire-Inférieure et de Vendée, combattent dans les tranchées de Roscoff ou de Landerneau, dans les boyaux de Morlaix et de Saint-Pol, non plus que l'attaque lancée par les 65<sup>e</sup> et 64<sup>e</sup> RI (Nantes et Ancenis) le 24 août 1917 se développe à partir de la tranchée des Vendéens, avec pour objectif de « rectifier notre ligne en avant de la tranchée des Bretons<sup>61</sup> ». En position sur le Chemin des Dames en mai 1917, Gaston Mourlot, affecté au génie de la 22<sup>e</sup> DI, passe du boyau de l'Allier à la tranchée du Rhône, de celle du Gard au boyau de la Maurienne : « l'on voit que ceux qui ont tenu ce secteur et baptisé toutes les défenses étaient du bord du Rhône » conclut-il, témoignant implicitement de la banalité au moins relative d'un phénomène qui reste à étudier plus largement<sup>62</sup>.

Les dimensions « régionales » de la mémoire, brièvement évoquées par certaines contributions de ce livre, mériteraient indéniablement d'être plus largement interrogées. Elles sont évidentes par exemple dans le Kent étudié par M. Connelly : si, passés les premiers mois de la guerre, le recrutement du *1st Buffs* n'est plus centré sur ce comté, c'est néanmoins autour de Canterbury que se construit le souvenir des épreuves endurées par le régiment tout entier<sup>63</sup>. Pourtant, à l'inverse, étudiant les monuments aux morts d'une région à l'identité plus marquée sans doute, la Corse, J.-P. Pellegrinetti et G. Ravis-Giordani notent que « la corsitude [est] absente », tout particulièrement pour la première période d'érection de ces monuments, de 1919 à 1945. Il faut attendre cette date tardive pour une première référence explicite à la Corse – encore le monument de Sermanu évoque-t-il « ceux qui sont morts pour la France et pour que la Corse reste française » –, et les années 1980-1990 pour voir se développer des inscriptions en langue corse<sup>64</sup>. On est loin ici de la situation de la Basse-Bretagne puisque l'on compte plus de 70 monuments portant une inscription en breton dans le seul Finistère<sup>65</sup>.

60. SHD/DAT, 26N134/6, JMO du 11<sup>e</sup> corps d'armée, 10 août 1917. Et l'on trouve, pour désigner les positions allemandes, d'innombrables tranchées Bismarck, des boyaux Gretchen ou encore des Vandales tandis que le sergent Gaston Mourlot signale dans ses carnets que non loin de Perthes, en Champagne, le boyau Nietzsche permet de rejoindre le PC Wagner ; DUCASSE, André, MEYER, Jacques et PERREUX, Gabriel, *Vie et mort des Français, 1914-1918*, Paris, Hachette, 1959, p. 122 et MOURLOT, Gaston, *Un ouvrier artisan en guerre. Les témoignages de Gaston Mourlot, 1914-1919*, Moyenmoutier, EDHISTO, 2012, p. 132.

61. SHD/DAT, 26N134/6, JMO du 11<sup>e</sup> corps d'armée, 24 août 1917.

62. MOURLOT, Gaston, *Un ouvrier artisan en guerre...*, *op. cit.*, p. 256.

63. Sur ce point, nous renvoyons à CONNELLY, Mark, *Steady the Buffs...*, *op. cit.*, p. 218-219.

64. PELLEGRINETTI, Jean-Paul et RAVIS-GIORDANI, Georges, « Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale en Corse », *Cahiers de la Méditerranée*, 2010, n° 81, p. 239-251.

65. Les auteurs remercient J.-Y. Coulon pour les informations qu'il a bien voulu leur transmettre sur cette question. Sans être fréquents, les monuments bretons représentant des personnages portant le costume de « pays » ou portant une hermine ne sont pas rares.

Cet exemple dit bien tout l'intérêt d'une approche comparatiste. Sans doute est-ce là l'une des principales pistes encore trop largement inexploitées. Comparatisme international, cela va de soi. Comparatisme intranational aussi cependant, en dépassant, dans la mesure du possible, le cas des régions à forte identité pour s'intéresser aussi à d'autres, moins « typées » sans doute, mais que d'éventuelles particularités poussent à prendre en considération : que sait-on, par exemple, de la mémoire de la Grande Guerre en Limousin, l'une des régions les plus durement frappées par le conflit ? Rien, ou si peu. Les perspectives sont nombreuses en ce domaine : étudiant les origines géographiques des prévenus jugés par le conseil de guerre de la 3<sup>e</sup> division d'infanterie, division dont les régiments sont implantés à Beauvais, Amiens, Saint-Quentin, Abbeville et Saint-Denis mais recrutent pour 15 à 25 % dans la Seine, 40 % dans les départements du nord (Nord, Pas-de-Calais, Somme, Oise, Aisne, Ardennes) mais aussi pour 15 % en Bretagne et en Normandie, E. Saint-Fuscien peut ainsi conclure au fait que, préjugés ou non, « les officiers ne mobilisent ni plus ni moins la justice militaire pour des soldats bretons, parisiens, ou habitants des départements occupés » : « l'égalité de traitement régional semble respectée<sup>66</sup> ».

Les travaux permettant ce type de comparaison restent trop rares cependant. Ils nous invitent pourtant, à l'instar de ce que M. Vovelle avait pu faire pour la période de la Révolution française, à « battre les cartes<sup>67</sup> ». La « géopolitique » régionale de la Grande Guerre reste à faire, y compris à partir des données existantes, et ce, tant à l'échelle nationale – afin de mesurer les spécificités de chacune des régions – qu'au niveau infra-régional : cartes du nombre de morts pour la France ou de pupilles de la Nation, cartes des effets démographiques plus globaux du conflit, cartes de l'insoumission, de la désertion comme du volontariat telles que celles proposées par Ph. Boulanger, cartes du suicide parmi les combattants établies par D. Rolland, cartes de l'influence des grandes associations d'anciens combattants dessinées par A. Prost, cartes des évolutions politiques entre 1914 et 1919 – pour n'en rester qu'à ces quelques exemples – n'ont jamais été étudiées conjointement en France<sup>68</sup>.

Une telle démarche confirmerait pourtant, à n'en pas douter, l'impérieuse nécessité de l'approche régionale de la Grande Guerre que nous appelons de nos vœux.

66. SAINT-FUSCIEN, Emmanuel, *À vos ordres...*, op. cit., p. 131-132.

67. VOVELLE, Michel, *La Découverte de la politique. Géopolitique de la Révolution française*, Paris, La Découverte, 1992.

68. Voir notamment ROLLAND, Denis, « Le suicide aux armées en 1914-1918 : une première approche quantitative globale » in CAZALS, Rémy, PICARD, Emmanuelle et ROLLAND, Denis (dir.), *La Grande Guerre. Pratiques et expériences*, Toulouse, Privat, 2005, p. 269-279, BOULANGER, Philippe, *La France devant la conscription...*, op. cit., et PROST, Antoine, *Les Anciens combattants et la société française, 1914-1939*, Paris, FNSP, 1977.